

## **Linguistique générale et linguistique française** **L'apport du *Français moderne***

Jean-Marie Klinkenberg

Au cours du XXe siècle, la discipline linguistique a connu bien des mutations : issue de la philosophie et de la philologie, à l'origine proche parente de la réflexion sur les lettres, elle a cousiné avec l'anthropologie et la logique, pour enfin nouer de nouvelles alliances avec les sciences de la communication et l'informatique (spécialement dans son hypostase de l'intelligence artificielle), puis enfin avec les sciences de l'organisme, et en particulier les neurosciences.

Au long des 75 années qui viennent de s'écouler, une revue française aura été à la fois le témoin privilégié de ces évolutions et une actrice de premier plan dans le développement de la linguistique : *Le Français moderne*.

C'est pour fêter les 75 ans de cette toujours jeune doyenne que la communauté scientifique a convié, le 10 juin 2008, tous les spécialistes de la linguistique française, mais aussi tous les passionnés de langage, et spécialement de langue française, à une journée d'études qui aura lieu en Sorbonne, sur le thème des tendances nouvelles de la linguistique française. Le numéro spécial du *Français moderne* que le lecteur tient en main fournit des textes destinés à accompagner les travaux présentés lors de cette journée. Comme ces derniers, ils s'interrogent sur la manière dont les évolutions récentes de la linguistique générale ont fécondé les études françaises. L'examen de chacun de ces points de contact a été confié à un des principaux spécialistes du domaine.

Les thèmes ainsi abordés sont assurément variés : impact des innovations linguistiques sur l'analyse textuelle, l'analyse du discours et la poétique ; impact de ces mêmes innovations sur l'étude du français parlé, sur les conceptions de l'histoire de la langue française ou encore sur les questions de philologie et de génétique ; impact de la philosophie et de la logique sur la linguistique française ; mutations de la sociolinguistique et de l'anthropolinguistique...

Cette diversité rend bien compte du mouvement de redéfinition de notre discipline en ce début de XXIe siècle. On sait que dans la seconde moitié du précédent, elle avait été appelée à dominer l'univers des sciences humaines, et même celui de la mode : « dans les années 60 », écrivent Jean-Claude Chevalier et Pierre Encrevé, « la linguistique fut en France sur l'avant-scène de la modernité culturelle » (1984 : 57). Ce privilège, c'est essentiellement la rigueur qu'elle s'était donnée qui le lui avait valu . Mais au fur et mesure qu'elle étendait son pouvoir, la linguistique se voyait poser des questions qu'elle avait précisément écartées pour mieux avancer : avec

une indéniable pertinence méthodologique, la pensée structuraliste avait ainsi érigé une véritable muraille pour séparer les codes d'un côté, le monde et les acteurs de l'autre. Séparation purement instrumentale, méthodologique et provisoire. Mais certains, en une manœuvre idéaliste l'ont transformée en essence. Et ce qui fut un moteur puissant finit par constituer un frein.

Pour répondre aux questions qu'on lui adressait, ou simplement pour survivre, la linguistique s'est donc vue obligée d'élargir le champ de juridiction restreint qu'elle s'était donné. Elle l'a fait en s'étendant dans trois directions. En direction des sujets parlant d'abord (et c'est la pragmatique autant que la sociolinguistique) ; en direction du monde ensuite ; en direction des autres codes enfin : codes visuels, codes culturels, codes sociaux.

Les sciences du langage ont notamment dû consentir à ces élargissements pour résoudre la question du sens. Pour aborder ce problème avec quelque chance de succès, on ne pouvait plus se contenter d'une sémantique lexicale, ni même d'une sémantique rendant compte du sens des syntagmes. Il fallait entre autres choses élaborer une théorie générale du contexte, ce qui rejoint le second élargissement. Cet élargissement des préoccupations amène inévitablement à se pencher sur des phénomènes considérés jusqu'ici comme extra-linguistiques. Car où est la limite entre le contexte linguistique et le non-linguistique ? Il est aujourd'hui de plus en plus difficile de séparer la sémantique de l'encyclopédie, c'est-à-dire de la représentation du monde qui la détermine. Une sémantique qui refuserait cette relation permettrait tout au plus de rendre compte des propositions analytiques, dont on sait qu'elle n'ont pas une utilité sociale générale, et serait impuissante à rendre compte de la plus éculée des comparaisons.

Si tous ces élargissements s'opèrent, sera-ce encore de linguistique qu'il faudra parler, demandera-t-on ? Certains préféreront peut-être parler de dissolution. Acceptons-en l'idée, tout en notant qu'en replaçant la langue au sein de l'ensemble des pratiques de communication et de signification, on ne fait rien d'autre qu'amorcer la réalisation d'un programme proposé par Saussure et précisé par Hjelmslev et Buyssens : celui d'une étude de la vie des signes au sein de la vie sociale.

Quel visage la linguistique aura-t-elle demain ? Nul ne sait quel papillon sortira de la chrysalide. Mais une chose est sûre : en plein travail de redéfinition, la linguistique se donne aujourd'hui des apparences plus modestes qu'hier. Tous les observateurs le notent : la discipline apparaît comme en repli depuis les années 80.

Nulle revue n'est sans doute plus à même d'accompagner cette réflexion et ces mutations que *Le Français moderne*. En effet, au cours de

ses trois quarts de siècle d'existence, elle aura toujours été fidèle à une politique de fermeté dans l'ouverture, et toujours eu en perspective le développement d'une linguistique à visage humain.

D'abord revue de synthèse et de vulgarisation et bulletin d'information autant que revue de recherche, elle vit le jour en 1933, à l'initiative d'Albert Dauzat, bénéficiant de la complicité de J.L.L. d'Arthey. Une de ses originalités était d'être consacrée au français depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ce qui contrastait avec la tendance des revues alors consacrées au français, où la philologie de l'ancienne langue dominait. Mais ce resserrement sur un objet défini chronologiquement n'était que la contrepartie d'une ouverture méthodologique : ses points forts sont alors la grammaire, la dialectologie, la géographie linguistique, l'histoire de la langue et l'étymologie, les problèmes de l'enseignement de la langue, l'argot, l'orthographe, ou encore la stylistique, qui est à l'époque une nouveauté.

Le lecteur qui feuilleterait distraitemment un des anciens numéros à la couverture austère et au bandeau en style nouille pourrait ne pas soupçonner qu'il tient en main une revue alors résolument moderniste. En effet, dès les origines, elle a su tenir le cap que Chevalier et Encrevé (1984) désignent comme étant celui que la linguistique prendra dans les années 60 : « déplacement de la recherche linguistique depuis les domaines traditionnels de la linguistique comparative et historique, encore liée à la philologie des langues classiques et des formes anciennes des langues européennes, vers une linguistique générale s'exerçant sur les langues vivantes et tout particulièrement sur le français contemporain 'standard' (non littéraire) ». Jusqu'en 1958, *Le Français moderne* reste la seule revue à adopter cette posture. D'ailleurs, un rapide coup d'œil à son sommaire suffit : on y trouve les noms de presque toutes celles et tous ceux qui ont compté et comptent en linguistique française. Pour ne citer que quelques disparus, évoquons ici les noms de Émile Benveniste, Édouard Pichon, Jacques Damourette, Maurice Grammont, Marcel Cohen, André Martinet, Léo Spitzer, Robert-Léon Wagner, Gustave Guillaume, Jean Stefanini, Algirdas-Julien Greimas, Georges Gougenheim, Nicolas Ruwet...

Mais elle devient moins novatrice après la seconde guerre mondiale, bien qu'elle acquière résolument le statut d'organe de recherche, qu'elle adopte en 1963 le sous-titre *Revue de linguistique française*, et prenne acte de la professionnalisation de l'univers des linguistes (perdant peu à peu de ce fait le contact avec le grand public). On ne peut toutefois parler de véritable repli : elle publie d'importants travaux de morphosyntaxe ; elle se fait souvent la chambre d'écho du guillaumisme, la dernière grande contribution doctrinale de la linguistique française à la linguistique générale ; elle est aussi très proche des Centres de linguistique qui se fondent en province dans les années 50 et 60 (comme le Centre de lexicologie de Besançon et Centre de philologie de Strasbourg : un type de collaboration qui débouchera par exemple sur un bulletin du TLF offert en supplément à la revue). Mais il est évident qu'elle passe à côté de

nombreuses innovations du moment, provenant essentiellement de la linguistique anglo-saxonne, et qu'elle résiste à ceux qui souhaiteraient la voir se moderniser (cfr Chevalier, 2006, *passim*). C'est donc un peu en spectatrice qu'elle assistera au grand mouvement de redéploiement de la discipline des années 60. Une des conséquences de ce mouvement sera la création de nombreuses revues de linguistique française ou de linguistique générale qui lui raviront le monopole dont elle jouissait jusque là en France : durant la décennie 1958-1968, elle assiste à la naissance d'une douzaine de petites sœurs<sup>1</sup>.

Mais *Le Français moderne* se ressaisit au début des années 70. La revue s'ouvre alors aux courants nouveaux qui irriguaient son fief depuis une bonne décennie ; elle participe notamment au retour à la perspective sociale qui succéda au règne des formalismes. Elle comprend également que cette linguistique française ne saurait rester une chose française, et s'ouvre à la francophonie. Elle expérimente aussi de nouvelles formules. Ainsi elle tend, comme bien d'autres, à publier des numéros thématiques, sans renoncer à accueillir les produits de la recherche de pointe dans des numéros à sommaire libre ; elle met au point de nouvelles rubriques, la plus constante étant un état régulier des études de linguistique française dans une zone géographique donnée. Mais elle continue à gérer fidèlement son important portefeuille de comptes-rendus, dont des enquêtes ont montré qu'il constituait une spécificité appréciée du lectorat. Surtout, elle adopte des méthodes de travail rigoureuses et explicites. Car une bonne revue, c'est d'abord, on le sait, un comité de rédaction fonctionnant bien : un collectif où règne la bonne entente, un vivier de savants en éveil, aptes à cadastrer le champ de plus en plus vaste des études linguistiques — et en l'occurrence, le comité du *Français moderne* couvre autant les domaines traditionnels de la revue (comme la stylistique et l'histoire de la langue, où l'on a observé ces dernières années des avancées très novatrices) que des terrains nouveaux comme le traitement automatique du langage et le cognitivisme —, un réseau qui sache faire entendre la voix des équipes qui se sont multipliées en France et ailleurs, un collège de lecteurs exigeants mais ne craignant pas dialoguer avec les auteurs. C'est aussi un secrétariat général sachant faire preuve de diligence et de constance. Sans nul doute, c'est cette exigence globale de qualité qui vaut aujourd'hui au *Français moderne* de figurer à la première place (« Revues internationales de très haut niveau ») dans tous les classements des périodiques consacrés à la linguistique, lesquels ne favorisent pourtant pas particulièrement les organes où l'on ne publie pas en anglais.

Les comités de rédaction se renouvellent, les directeurs se succèdent — et qu'il me soit ici permis de saluer la figure de mes prédécesseurs : Albert Dauzat, Pierre Fouché, Jacques Pignon, Gérald Antoine, Paul Imbs, Jacques Chaurand —, mais la ligne d'action du *Français moderne* reste

---

<sup>1</sup> Chevalier, 2006 : 36 ; dans Chevalier et Encrevé, 1984, il est question de sept revues pour la période 1959-1969.

claire : c'est une éthique d'accueil théorique, garante de liberté, elle même condition de l'avancement du savoir. Toujours fidèle à cette tradition de tolérance et d'ouverture, dont l'origine historique lointaine est sans doute à trouver du côté de l'éclectisme de Dauzat, *Le Français moderne* ne s'est jamais soumis à la tyrannie d'une mode ou à un oukase doctrinal. Mais, on le sait, tolérance ne signifie ni lâcheté, ni indifférence, ni syncrétisme mou. Et il est de fait que la revue a souvent accueilli des contributions exprimant des positions tranchées, et a été à l'occasion le théâtre de débats très vifs. Dans l'interview qu'il donne à Jean-Claude Chevalier à propos de la revue qu'il anima 32 ans durant (2006 : 318), Gérald Antoine énumère quelques unes de ces polémiques mémorables : Fouché-Martinet, Martinet-Grammont, Fouché-Straka, Bruneau-Spitzer... Mais le principal a toujours été préservé : en faisant se rencontrer en un même lieu et sous la même couverture des réflexions conduites en des sens divergents et à propos d'objets différents, il s'agissait d'abord de féconder les unes par les autres. L'histoire montre que *Le Français moderne* n'a pas eu tort de conserver cette ligne : elle lui a permis de prendre une juste part dans les élargissements que la linguistique a connus ces trente dernières années.

Une revue, ce n'est pas seulement une anthologie de travaux d'érudition. C'est aussi une prise de position sociale, tantôt explicite (et l'on rappellera les combats du *Français moderne* pour une simplification de l'orthographe, ou — décisif celui-là — pour une agrégation de lettres modernes), tantôt implicite. Et je laisserai ici la parole à Paul Imbs, commentant le titre de la revue : « La *modernité* inscrite dans son titre n'indique pas seulement une limitation temporelle de son domaine (...) : cette modernité signifie aussi une volonté d'action, par l'attention accordée aux problèmes actuels de la langue, par le désir de faire le diagnostic de celle-ci, d'en stimuler la vitalité, d'en préserver ou d'en développer les vertus, d'en favoriser le rayonnement, bref d'être présents partout où, peu ou prou, se joue et se noue son destin » (1973 : 353).

Car si l'on ne sait quel sera le visage de la linguistique de demain, une autre chose est sûre encore : que toute compréhension de l'homme passe par une mise en évidence des structures de ses langages, langages qui sont non seulement ses principaux instruments d'appréhension du monde, mais qui sont aussi les meilleurs outils qu'il ait pour agir sur ce monde.

## Références

- AAVV, 1973, Bilans et perspectives 1933-1973. *Le Français moderne* a 40 ans, *Le Français moderne*, t. XLI, n° 3, 337-373.
- AAVV, 1994, *Les études de linguistique française en Europe*, numéro spécial du *Français moderne*.
- CHAURAND, Jacques, 1994, *Le Français moderne* au service de la linguistique française, in AAVV. 1994 : 5-15.

CHEVALIER, Jean-Claude, 1998, La place des revues dans la constitution d'une discipline : la linguistique française (1945-1997), *Langue française*, n° 117 [*La Linguistique comme discipline en France*] : 68-81.

CHEVALIER Jean-Claude (avec la coll. de P. Encrevé), 2006, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS Éditions,

CHEVALIER, Jean-Claude et ENCREVÉ, Pierre, 1984, La création de revues dans les années 60. Matériaux pour l'histoire récente de la linguistique en France, *Langue française*, n° 63 [*Vers une histoire sociale de la linguistique*] : 57-102 (repris dans Chevalier, 2006 : 309-360).

HUOT, Hélène, 1994, *Le Français moderne 1933-1993. Bilan et analyse d'un demi-siècle d'activités*, in AAVV. 1994 : 17-32.

IMB S, Paul, *Le Français moderne et l'enseignement du français*, in AAVV, 1973 : 352-361.